



HAL
open science

Repeupler le nationalisme banal : Enquête sur la transmission familiale du nationalisme en France

Florence Delmotte, Sophie Duchesne, Katharine Throssell

► To cite this version:

Florence Delmotte, Sophie Duchesne, Katharine Throssell. Repeupler le nationalisme banal : Enquête sur la transmission familiale du nationalisme en France. 91e Congrès de l'Acfas, Université d'Ottawa, May 2024, Ottawa (Ontario), Canada. halshs-04589292

HAL Id: halshs-04589292

<https://shs.hal.science/halshs-04589292v1>

Submitted on 27 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communication au Congrès de l'ACFAS
Section 407 – Le nationalisme banal au Québec et au Canada

Florence Delmotte, F.R.S.-FNRS, UCLouvain Saint-Louis Bruxelles,
Sophie Duchesne, CNRS, Centre Émile Durkheim, Sciences Po Bordeaux
Katharine Throssell, Centre Émile Durkheim, Sciences Po Bordeaux

Repeupler le nationalisme banal : Enquête sur la transmission familiale du nationalisme en France

Introduction

En France, depuis deux décennies au moins, l'extrême droite est aux portes du pouvoir. La plupart des formations politiques revendiquent ouvertement une forme de préférence nationale. En même temps, le *flagging*, selon la terminologie de (Billig, 1995, 2019) se multiplie : la nation France est signalée ostensiblement et de façon répétée dans les discours publics et politiques, mais aussi comme argument de vente par de nombreuses marques. Au point qu'on peut légitimement se demander si l'on peut encore parler de « nationalisme banal » au sens où il a été proposé par Michael Billig. En effet, dans un tel contexte, le cadrage national des activités sociales et politiques comporte-t-il toujours une dimension invisible et inconsciente ? Cette évolution vers un nationalisme ostensible n'est certes pas propre à la France, mais l'enquête sur laquelle s'appuie cette intervention se situe en France, et c'est ainsi sur le cas français que nous nous arrêtons dans le cadre de ce panel consacré au nationalisme banal au Canada et ailleurs. La France, en ce premier quart du XXI^e siècle, nous semble en effet offrir un contexte approprié pour revenir sur l'idée, au cœur du travail de Billig, que le nationalisme banal conditionne et nourrit un nationalisme affiché, voire revendiqué, qu'il en constitue pour ainsi dire le terreau – pour utiliser une image que Billig lui-même n'utilise d'ailleurs pas.

Cette intervention s'appuie sur une enquête en cours, l'Enquête sur la transmission précoce des appartenances au sein de la famille (ETPAF), qui a commencé à l'été 2020. Concrètement, ce projet s'inscrit dans le sillage du travail mené par Katharine Throssell dans sa thèse intitulée *Child and Nation: a comparative study of political socialisation processes in France and England* (Throssell, 2012, 2015) et étudie la transmission précoce du nationalisme au sein de la famille. Par cette enquête, nous voulions nous donner des moyens empiriques pour nourrir et prolonger les propositions théoriques de Billig.

Dans cette communication, nous esquisserons plus précisément les réponses que ce projet nous semble pouvoir apporter aux deux principales critiques qui ont été adressées à la thèse du nationalisme banal : l'impossibilité de « prouver » le fonctionnement du nationalisme banal dès lors que celui-ci est censé opérer de façon invisible ; et l'universalité supposée du mécanisme à l'œuvre, qui contraste avec la diversité évidente des nationalismes historiques et des attitudes nationalistes au sein d'un même pays.

Dans la première partie de cette communication, nous esquisserons les réponses théoriques à ces deux critiques opposées au nationalisme banal – l'impossible réfutation et l'aveuglement à la diversité des nationalismes. Dans la seconde, nous montrerons comment le projet de recherche que nous avons conçu et mis en œuvre va nous permettre de nourrir nos propositions théoriques et de prolonger ainsi la proposition théorique de Michael Billig.

Encadré : [L'Enquête sur la transmission précoce des appartenances au sein de la famille \(ETPAF\)](#)

L'enquête ETPAF vise à prolonger la thèse du nationalisme banal de Michael Billig, ainsi que celle de Norbert Elias sur l'habitus national, en cherchant à comprendre quels rapports les parents d'enfants de 5 à 6 ans (avant l'apprentissage de la lecture à l'école) entretiennent à la nation en général, et à leur nation en particulier, et ce qu'ils en transmettent à leur jeune enfant, avant l'apprentissage de la lecture à l'école par ce.tte dernier.e. L'étude se fonde sur la réalisation d'entretiens auprès de 30 familles aussi diversifiées que possible, socialement et politiquement, vivant en Nouvelle-Aquitaine. Ces entretiens sont réalisés selon un dispositif original, consistant en trois rencontres de deux heures chacune, au cours desquelles sont mobilisés différents types de matériaux projectifs (films, livres, séquences TV, petites histoires ou « vignettes ») afin d'aider les parents à exprimer des positionnements qui ne sont pas nécessairement conscients ou réfléchis. La dernière séquence est l'occasion d'expliquer aux parents le principe du *flagging* ou du signalement national permanent, au cœur de la théorie de M. Billig, pour voir comment ils réagissent.

Les entretiens ont été réalisés entre juillet 2020 et juillet 2022 par quatre équipes consécutives de chercheuses, dont une des autrices de cette communication (présente pour les deux tiers des familles). Les entretiens avec les parents sont aujourd'hui presque tous transcrits (chaque entretien représente une soixantaine de pages, donc près de 200 par famille, le corpus devrait représenter plus de 5000 pages au total) mais l'analyse ne fait que commencer. A noter que des entretiens ont été réalisés avec les enfants, la plupart enregistrés, mais ce texte ne les mobilise pas.

Le projet est cofinancé par la Région Nouvelle-Aquitaine et le département études du Ministère de la culture (DEPS).

Première Partie : au-delà des critiques de *Banal Nationalism*

Cette enquête porte en effet une double ambition relative aux propositions de Billig et aux arguments qui lui ont été opposés. Nous avons retenu deux critiques principales : celle qui consiste à interroger la possibilité de prouver, ou de réfuter, une théorie qui met en avant un mécanisme fonctionnant à l'insu des individus. Nous prendrons également en considération, ou du moins nous questionnerons, la singularité d'un nationalisme, français en l'occurrence. Nous ne renonçons pas pour autant à l'idée chère à Billig du caractère universel ou hégémonique du nationalisme en tant qu'idéologie ou rapport au monde très largement prédominant(e), pour ne pas dire incontesté(e) depuis deux siècles. Au contraire, nous pensons que *le* nationalisme et *les* nationalismes quels qu'ils soient se soutiennent et se renforcent, et qu'on apprend d'abord ou aussi *le* nationalisme en général à travers *un* nationalisme particulier. Ainsi, on peut dire que

ce qui nous intéresse dans ce travail, c'est d'étudier la « version française » du nationalisme banal – plus exactement son apprentissage ou sa transmission précoce en France – en conservant la charge critique de la théorie de Billig, qui nous semble en constituer un élément essentiel.

1.1 Le nationalisme banal n'est-il qu'un postulat ?

Banal Nationalism, le livre de Michael Billig, est paru en 1995, au moment où la dispute historiographique sur la genèse des nations venait d'être gagnée par les modernistes (Anderson, 1991 ; Gellner, 1983 ; Hobsbawm, 1992). Les nations étant considérées comme un système de découpage du monde en territoires strictement séparés par des frontières et dont le gouvernement est légitimé par l'existence supposée d'un peuple, c'est-à-dire d'une communauté imaginée dont la cohésion reposerait, sinon sur des origines communes, au moins sur des traditions et une culture partagées, les modernistes ont montré qu'elles sont nées à la faveur de circonstances historiques relativement récentes, pour la plupart au XVIII^e siècle. Or en travaillant à son livre précédent – *Talking of the Royal Family* (Billig, 1992) – Billig a été confronté à la vigueur de la fierté nationale exprimée dans les entretiens collectifs organisés pour faire discuter des familles ou des voisins sur la famille royale britannique. Autrement dit, le nationalisme, qui a donc participé de la création des nations, perdure. Pour comprendre ces émotions nationalistes dans un contexte où les attachements à la nation auraient dû s'éteindre, Billig suggère que leur entretien ou leur reproduction repose sur un double mécanisme.

1.1.a Le nationalisme banal, un mécanisme biphasé

L'une des deux phases – ou le premier composant¹ – est la distinction fermement opérée dans les idéologies contemporaines entre une forme vindicative de nationalisme, revendiquant explicitement plus de souveraineté ou de préférence nationale, et une forme de nationalisme peu visible – qu'on qualifiera de banale – fondé sur le respect et l'affection dus aux siens, i.e. aux membres de sa communauté nationale. Cette deuxième forme est désignée avec d'autres termes : identité nationale, attachement ou sentiment national², voire patriotisme. Cependant, Billig estime pour sa part que les deux forment indissociablement un tout, le nationalisme, qui a pour effet de naturaliser les frontières et de légitimer le découpage du monde en nations. La deuxième phase de ce mécanisme de reproduction des nations est l'émission permanente dans l'espace public de signaux nationaux de toute sorte, faisant appel de façon plus ou moins directe et explicite à l'imaginaire national du pays concerné. Il peut s'agir d'éléments visuels évoquant

¹ Première au sens de l'exposition que nous en faisons ici car le mécanisme n'est pas séquentiel, les deux phases agissent de conserve.

² Il est difficile d'ajuster la terminologie pour désigner la partie invisible, non assumée comme telle, du nationalisme. L'appeler « nationalisme banal » n'est pas cohérent avec la thèse de Billig dont on a vu qu'elle réfute justement la distinction entre nationalisme « froid » et « chaud », politiquement « correct » ou « incorrect ». Billig préfère utiliser une image pour en rendre compte, celle du drapeau pendant mollement au fronton des bâtiments publics, par opposition aux drapeaux brandis sur les champs de bataille ou en tête des manifestations. Ici, dans le prolongement des réflexions menées avec Marie-Claire Lavabre sur la difficulté d'appréhender empiriquement le lien établi entre les individus et leur(s) nation(s), nous utiliserons la notion de « sentiment national », i.e. d'affect adressé à la nation d'une manière qui lui confère une existence (Duchesne and Lavabre, 2016).

le drapeau ou d'autres emblèmes nationaux, mais aussi de slogans, de déclarations anodines, emphatiques, humoristiques, voire de simples déictiques, pronoms possessifs, adverbes de lieu qui renvoient implicitement aux frontières nationales et les font exister de façon quasiment permanente.

Quelques exemples de *flagging* en France



Tandis que le nationalisme vindicatif est volontiers vilipendé par les élites comme manquant de générosité et d'élégance et qu'il est considéré comme politiquement incorrect dans l'espace public, le *flagging* permanent entretient le nationalisme banal, et avec lui naturalise la forme nationale comme mode indiscutable de gouvernement du monde. Même si les affaires du monde – la globalisation de l'économie, des échanges et des communications d'une part, les inégalités croissantes et l'urgente nécessité d'endiguer le réchauffement climatique d'autre part – rendent caduque le système international, le nationalisme perdure à cause de ce double mécanisme. Il perpétue avec lui tous les dangers afférents à la compétition internationale, et notamment la guerre. Le propos de Billig est profondément marqué par les souvenirs de l'holocauste et la thèse du nationalisme banal est sans conteste nourrie de la critique du nationalisme. Son succès a pourtant été en partie le fait d'interprétations moins critiques, plus intéressées à la mise en évidence d'une dimension quotidienne de l'attachement à la nation et d'une contribution populaire à la perpétuation des nations (Edensor, 2002 ; Fox and Miller-Idriss, 2008 ; Skey, 2011 ; Skey and Antonsich, 2017), par opposition aux origines élitistes du nationalisme mises en évidence par les historiens modernistes.

1.1.b Banal Nationalism versus Everyday Nationhood

La thèse du nationalisme banal, et tout particulièrement le mécanisme du *flagging*, ont parfois fait l'objet d'une interprétation erronée. Le *flagging* est souvent compris comme un signal qui ferait l'objet d'une réception et d'un décodage par les citoyen.nes concerné.es, posant ainsi la question de la diversité des décodages possibles ainsi que des preuves qu'on pourrait alors apporter de ce processus. *“But whilst we have come to appreciate the power and significance of banal nationalism, we have been less successful in generating evidence of how it actually works. There's a paradox here: if the nation is unseen, unheard, unnoticed, then how do we know this (see also Jenkins 2011: 146)? How do we know that we don't see it, we don't hear it, we don't notice it? Indeed, how can we know this?”* écrit ainsi Jon Fox (Fox, 2017, p. 27), l'un des initiateurs du courant du *“everyday nationhood”*, un prolongement du travail de Michael Billig centré sur les façons dont les individus contribuent, quotidiennement, à faire leur nation³.

Ce prolongement néglige toutefois que l'élément essentiel du fonctionnement du *flagging* selon Billig, qui ne permet pas de l'envisager comme une série de signaux comme les autres, réside dans son omniprésence. De fait, ne serait-ce que dans le pays qui nous préoccupe ici, la France, dès lors qu'on commence à prendre conscience du phénomène, les signaux nationaux apparaissent partout. La conclusion de *Banal Nationalism* indique que le livre est écrit pour nous aider à en prendre conscience. « Une fois que l'on a commencé à rechercher les appels à l'idée de nation, ils deviennent omniprésents. [...] Ces épisodes rhétoriques nous rappellent constamment que nous sommes « nous », et ce faisant, nous permettent d'oublier qu'on nous le rappelle » (Billig, 2019, p. 234). De plus, dans la première partie de sa carrière, Billig a participé aux expérimentations initiées par Henri Tajfel sur les « groupes minimaux », qui révèlent que même dans le cas d'une catégorisation abstraite, il suffit d'évoquer l'appartenance d'un sujet à une catégorie pour qu'il tende à favoriser les membres de son groupe⁴. On voit bien, par extension, ce que le signalement constant d'une appartenance à un groupe naturalisé de longue date et apprise dès la plus petite enfance par des concitoyen.nes peut générer comme discrimination. Peu importe la réception ou le repérage de tel ou tel signalement : c'est leur omniprésence qui produit les effets observés et qui explique que ces signaux n'opèrent qu'au niveau de la pré-conscience (Billig, 2009).

1.1.c La psychologie rhétorique, le cadre conceptuel du nationalisme banal

Par ailleurs, Billig est un des animateurs du mouvement de la psychologie rhétorique, mouvement de psychologie sociale critique, anti-cognitif, pour lequel la pensée s'observe par la parole, dans la façon dont les gens argumentent en recourant aux répertoires argumentatifs

³ Sur le débat *everyday nationhood versus banal nationalism*, voire l'introduction à la version française de *Banal Nationalism* (Duchesne, 2019) et le débat publié dans *Nations and Nationalism* (Duchesne et al., 2018).

⁴ « Or, les expériences que Tajfel et ses collègues ont menées dans le cadre du paradigme des groupes minimaux (Tajfel, Billig, Bundy & Flament, 1971) ont montré qu'une catégorisation arbitraire des sujets, en l'absence de tout enjeu objectif ou de relations particulières entre groupes ou entre individus, suffit à faire apparaître des comportements discriminatoires favorisant l'endogroupe (le biais pro-endogroupe²). La simple catégorisation serait donc la condition minimale suffisante pour entraîner une forme de comportement discriminatoire » (Licata, 2007, p. 24).

disponibles. L'universalité du nationalisme signifie d'abord que la légitimité de l'État-nation, imposée par les pays occidentaux, s'étend désormais à l'ensemble de la planète (Billig, 1996). Mais cela signifie aussi que le répertoire argumentatif de la naturalité des nations est devenu tellement dominant qu'il devient très difficile d'argumenter contre – au point, selon Billig, de contenir l'imaginaire politique. « *An imagined politics, non based around the imagined nation, is virtually unimaginable* » (Billig, 2017, p. 319) écrit-il en conclusion du chapitre qu'il a rédigé en réponse aux articles que M. Skey et M. Antonsich ont réunis à propos de *Banal Nationalism*. En proposant d'étudier la pensée à travers les actes de paroles, Billig œuvre pour que la psychologie sociale prenne en compte l'agentivité des individus, « des gens » comme il les appelle dans un des rares textes en français (Billig, 2009), déjà cité, dont nous disposons. Ailleurs, il a indiqué vouloir « Repeupler les pages dépeuplées de la psychologie sociale » (traduction du titre de l'article: Billig, 1994). Le nationalisme banal a un effet délétère, notamment, on l'a dit, parce qu'il limite la capacité des gens à s'imaginer autrement que comme des nationaux.

Selon J. Fox (Fox, 2017, p. 30), *“The challenge is to generate evidence of everyday nationhood as it operates as an unselfconscious disposition. Just because we can't see (or hear) it doesn't mean we should abandon our attempts to uncover it. I want to go beyond simply postulating that we are nationalist dupes to actually showing that, at least in some sense, we are nationalist dupes.”*. Nous sommes moins sensibles que Jon Fox à la difficulté de « prouver » que le mécanisme du nationalisme banal fonctionne effectivement, parce que le cadre théorique qu'offre la psychologie rhétorique permet, nous semble-t-il, de le faire. Il faut pour cela ouvrir un espace de discussion dans lequel le double mécanisme du nationalisme banal est rendu visible et ce faisant, discutable. On doit ainsi pouvoir observer la part de distance, la marge de manœuvre dont disposent les individus – à tout le moins, les personnes interrogées dans notre enquête – à l'égard du nationalisme. Pour ouvrir cet espace de discussion, nous avons eu recours d'une part à des méthodes projectives, que nous présenterons dans la deuxième partie de l'enquête ; et nous avons d'autre part choisi d'enquêter auprès d'une population qui nous a semblé facilement disposée à s'interroger sur le sujet : les parents d'enfants préscolaires.

Dans le programme de recherche qu'il esquisse, Jon Fox lui-même suggère d'ailleurs d'aller enquêter aux marges de la nation, partout où s'ouvrent des brèches que l'on peut explorer. Il cite notamment *Child and Nation* (Throssell, 2015) dont notre enquête s'inspire elle aussi. Nous avons en effet le projet d'aller voir auprès des enfants plus jeunes que ceux de l'enquête de K. Throssell, puisque celle-ci a bien montré comment vers 8 ans, tout est déjà joué : les petit.es Français.es sont déjà pleinement acquis.es à leur nation. Nous voulions de ce fait remonter plus haut, en travaillant directement avec des enfants de 5 à 6 ans, mais aussi en enquêtant auprès des parents qui revivent avec leurs jeunes enfants, volontairement ou inconsciemment, l'apprentissage de la nation. L'idée était en même temps de se nourrir de l'autre inspiration du travail de Throssell et de l'équipe ETPAF, à savoir Norbert Elias, qui a souligné l'importance d'étudier la façon dont se fait l'apprentissage du « nous » et du « je » dans l'enfance (Elias, 1991). Elias, que nous sommes aussi allées chercher pour nous aider à travailler sur

l'articulation entre le modèle universel du nationalisme banal, tel que Billig l'a théorisé, et la particularité de chaque nationalisme.

1.2 Le nationalisme, des nationalismes

Dans un article de 2009 qui entend faire le point sur les apports de *Banal Nationalism* aux études sur la nation et le nationalisme, sur les prolongements et les limites de la thèse de Billig, M. Skey en rappelle d'abord les principaux mérites : révéler le nationalisme présent dans les « nations établies » et l'envisager comme une « *form of life which is daily lived in a world of nation-states* » (Billig 1995 : 68 cité in Skey 2009 : 332), qui permet littéralement aux États-nations de se reproduire continuellement à travers l'incorporation de la nation « dans les routines de la vie sociale ». Il est connu et reconnu que Billig a mis en lumière un nationalisme jusque-là largement ignoré des études sur la nation et le nationalisme, qui se sont majoritairement concentrées sur la genèse des nations ou leurs épisodes critiques, sur les formes extrêmes de nationalisme ou sur le nationalisme des peuples sans nations. Sa thèse, enfin, en révélant le nationalisme en temps de paix des dominants, ne critiquerait pas seulement l'idéologie nationaliste, elle porterait aussi un coup au nationalisme méthodologique et sociologique dont les sciences sociales restent prisonnières, contribuant à leur corps plus ou moins défendant à la reproduction du nationalisme tout court.

1.2.a La critique adressée à Billig

Dans la seconde partie de son article, M. Skey synthétise une série de critiques qui ont été adressées à *Banal Nationalism*, selon lui à bon droit. L'étude de Billig, en effet, reposerait sur des bases empiriquement fragiles. Cette critique prend sa source dans la focalisation opérée par Billig sur les cas britannique et américain, et sur le fait que le chapitre 5, qui prétend analyser la presse quotidienne *britannique*, porte en réalité sur la presse *anglaise*, reléguant les nationalismes écossais et gallois. Se fermant à la diversité des nationalismes, et *a fortiori* au caractère multiple de chacun d'entre eux, ainsi qu'à la disparité des réceptions et des vécus, la thèse de Billig négligerait la complexité de son objet, la réduirait. Conceptuellement, la thèse du nationalisme banal risquerait en outre de réifier, de naturaliser le nationalisme – alors même qu'elle porte sur la naturalisation des nations et la dénonce. Elle tendrait finalement à reproduire une approche ethnocentriste et *top-down*, à rebours du mouvement qu'elle initie.

1.2.b Elias à la rescousse ?

L'idée qu'il est cependant possible de reconnaître la pluralité de nationalismes singuliers, en droit infinie mais limitée de fait, tout en soutenant la thèse de l'universalité ou de l'internationalité de l'idéologie nationaliste, s'est trouvée confortée par le recours à la sociologie historique d'Elias. Ce dernier partage avec Billig un point de vue éminemment critique sur le nationalisme, qu'il envisage comme la croyance sociale la plus dangereuse de notre temps, tout en abordant la question de l'habitus national de manière processuelle et comparative – même s'il n'a fait lui-même qu'esquisser des comparaisons. Pour Elias, s'intéresser à la prévalence généralisée de « l'appartenance nationale » au niveau mondial, à

une époque où l'État-nation fait figure d'« unité de survie » objectivement dépassée, depuis la seconde guerre mondiale au moins, par la mondialisation des échanges et des risques (Elias [1987] 1991), n'est en rien incompatible avec le fait de devoir porter attention à la diversité des trajectoires nationales et donc des habitus nationaux (Elias [1989] 2017), et ceci même n'aboutit nullement à les valoriser ou à les légitimer. Mettre en lumière la prégnance, la résistance ou à la résilience – terme peu en vogue à l'époque – des nations ou des « identités » nationales – vocable également peu utilisé par l'auteur – n'empêche pas non plus de reconnaître qu'à la fois l'habitus national en général et les habitus nationaux en particulier, tout en demeurant prédominants, se transforment – s'adaptent, en un sens, même très « mal », aux défis du temps (réchauffement climatique, migrations...). Au contraire⁵. Certes, les tensions qui existent entre l'étude du « général » et celle du « particulier », des phénomènes sociaux « universels » et des histoires « singulières », des « constantes » et des « transformations », se perdent dans les origines des sciences historiques et sociales et ce n'est pas le lieu ici d'y revenir. Mais les points de vue sont bel et bien complémentaires.

Même si ce n'était pas forcément au point de départ de l'enquête, nous avons donc décidé de prendre au sérieux le cas français – le fait de travailler « en France » sinon « sur la France » – c'est-à-dire autrement que comme un cadre ou un contexte simplement exemplatif, révélateur de traits universels dans la transmission et la reproduction du nationalisme. Cela nous est venu notamment du fait que notre équipe est « mixte » – que nous n'avions pas toutes été socialisées en France. L'on s'est aperçues assez vite que l'on pouvait souscrire à la thèse du nationalisme banal – de son caractère hégémonique, en tout cas transnational – tout en considérant le nationalisme français ou en France comme particulier et différent, par exemple, du nationalisme belge ou des nationalismes en Belgique. En gros, si le nationalisme banal est partout, et pour commencer des deux côtés de la frontière, il n'est pas exactement présent de la même manière, il peut porter des habits différents, parler une autre « langue » (tout en parlant plus ou moins le même français !). Dans chaque cas, il s'enracine dans une histoire pour partie commune – celle de l'Occident moderne et de sa domination – pour partie différente, et même essentiellement marquée par l'idée qu'il faut « se différencier » : qu'une nation, forcément, n'est pas l'autre. Toutes partagent cependant un certain nombre de traits communs, à commencer par celui d'être produites et reproduites par le nationalisme.

1.2.c La nation : une entreprise universelle de singularisation

La querelle entre les modernistes et les primordialistes s'est, on le sait, conclue par la victoire des premiers (du moins théoriquement, ou scientifiquement !). Comme l'écrit A.-M. Thiesse au début de son ouvrage *La création des identités nationales* (1999, pp. 11-12) : « Les nations modernes ont été construites autrement que ne le racontent les histoires officielles. Leurs

⁵ C'est une autre question de savoir si le sociologue s'avère plus « optimiste » que Billig. Les deux se retrouvent dans la conviction que patriotisme et nationalisme ne s'opposent pas, ne diffèrent même pas en nature, et que le fait de le croire mine la compréhension du phénomène national (Kuzmics, Reicher et Hughes, 2020, p. 10). Mais Elias, dans les années 1980, laisse ouverte la question de savoir si l'intégration de l'humanité ne peut pas, progressivement, favoriser un « sens de la responsabilité » à l'échelle mondiale. Ce serait pour lui la condition *sine qua non* de la survie de l'espèce humaine mais il n'en décele que des formes très embryonnaires. En tout cas, il semble déraisonnable de mobiliser Elias dans la défense d'une communauté (nationale) de citoyens comme l'a fait Dominique Schnapper dans *La communauté des citoyens* (1994), en se méprenant sur l'importance qu'il accorde effectivement aux « affects d'appartenance ».

origines ne se perdent pas dans la nuit des temps [...]. Les premiers exemples ne sont pas antérieurs au XVIIIe : pas de nation au sens moderne, c'est-à-dire politique, avant cette date. L'idée, de fait, s'inscrit dans une révolution idéologique (...) ».

Cependant, la nation, selon elle, n'est pas qu'une idée abstraite (à la manière du « Peuple ») : elle est « vivante ». Se demandant de quoi elle est « faite », l'auteur cite les préalables à la célèbre définition d'Ernest Renan – « *L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours* » (cité p. 12) – « souvent invoquée pour accréditer la thèse d'une conception spécifiquement française, non organique, de la nation » (p. 12). Or, selon Renan lui-même, ce qui « fait » la nation « c'est un riche legs de souvenirs », et « le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ». Et A.-M. Thiesse de conclure : « L'objet du plébiscite, en fait, c'est un héritage, symbolique et matériel. Appartenir à la nation, c'est être un des héritiers de ce patrimoine commun et indivisible, le connaître et le révéler. Les bâtisseurs de nation, par toute l'Europe, n'ont cessé de le répéter. Tout le processus de formation identitaire a consisté à déterminer le patrimoine de chaque nation et à en diffuser le culte ».

On peut alors soutenir que la nation française n'est *ni* « exceptionnelle », *ni* pareille à tout autre : exactement, en somme, comme toutes les nations⁶. Pour la France, le « kit » (Löfgren, cité p. 14) recèlerait aussi bien le catholicisme (« la fille aînée de l'Église ») que le culte de la Raison (« la patrie des Droits de l'Homme »), avec dans les deux cas une prétention à l'universalisme et un principe unifiant particulièrement fort au plan interne (Birnbäum, 1998, p. 19). Leah Greenfeld (cité par Birnbäum) estime ainsi que « la plus nationale des nations » présente une « personnalité coupée en deux » où se heurtent les deux dimensions, ethnique et civique, de tout nationalisme. On en retiendra surtout que, n'en déplaise à la rhétorique nationaliste française (entre autres), ces deux dimensions sont et restent indissociables, indépendamment du déclin, tout relatif, de la référence catholique en France.

De son côté, Elias, dans *Les Allemands*, dans un passage de sa « Digression sur le nationalisme » intitulé « Des élites humanistes aux élites nationalistes des classes moyennes », livre une interprétation intéressante de la transformation du rôle joué par « les Lumières », « les idéaux humanistes et moraux » et des valeurs humaines universelles dans l'identité nationale et l'habitus français :

À partir du moment où, dans les pays européens les uns après les autres, des membres des classes moyennes accédèrent au pouvoir [...], les croyances et idéaux progressistes [...] perdirent pour eux leur signification de jadis. [...] En lieu et place, une image idéalisée de la nation pénétra au cœur de l'image de soi, des croyances sociales et de l'échelle des valeurs des classes moyennes. [...] De même que les groupes aristocratiques avaient fondé leur fierté et leur prétention à une valeur toute spéciale sur les ancêtres de leur famille, de même leurs successeurs, les éléments dominants des

⁶ « Le résultat de la fabrication des identités nationales n'est pas un moule unique » (Thiesse, 1999, p. 13). Voir aussi K. Pomian dans *L'Europe et ses nations* (1990, cf. Ch. XVII : Les voies des nations. L'Occident) : les nations se veulent différentes mais sont issues du même processus de différenciation. Le nationalisme est ainsi un facteur de division (culturelle) en Europe mais aussi d'unification. Et si les trajectoires nationales diffèrent elles ont presque toujours les mêmes points de départ et d'arrivée et des segments communs.

classes moyennes – progressivement en liaison avec ceux de la classe ouvrière industrielle, partout où ces derniers avaient eux aussi atteint une position dirigeante –, ne laissèrent pas de fonder leur fierté et leur prétention à une valeur toute spéciale soit sur leurs ancêtres, soit sur des réussites, des caractéristiques et des valeurs nationales apparemment immuables. (Elias, 2017, p. 180)

1.2.d La France : une entreprise singulière d'universalisation

Dans cette « Digression sur le nationalisme »⁷, qui met en perspective le nationalisme allemand et le nationalisme français, Elias (2017 [1989], p. 181) souligne :

[D]es expressions comme *la civilisation française* ou *la culture allemande* revêtaient incontestablement des caractéristiques similaires (...). La différence est que le terme « civilisation » conserva – contrairement au terme allemand *Kultur* – quelque chose de ses associations avec des valeurs humaines et morales générales. Si l'affirmation selon laquelle *la civilisation française est la civilisation* exprimait indubitablement, pour une part, le nationalisme et l'expansionnisme français, elle était aussi l'expression, en même temps, de la croyance que la tradition nationale incarnait et représentait des réalisations et des valeurs morales – et autres – valables pour l'humanité dans son ensemble.

En d'autres termes, l'universel « français » n'est qu'une variante de l'imaginaire national « universel », au sens où chaque nation cultive le sien. Mais ce qui le rend éventuellement particulier, c'est qu'il mobilise, voire sacralise, une « tradition universaliste » de la France qui place celle-ci, ou devrait la placer, « au-dessus » de la mêlée des nations, et met son nationalisme pour ainsi dire « hors-jeu ». Comme l'écrit T. Todorov dans *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine* : « Le conflit entre patriotisme et cosmopolitisme ne peut donc exister que pour les ressortissants des pays autres que la France, puisqu'ils doivent, en tant que patriotes, une allégeance à leur propre pays, et, en tant qu'hommes à la France, incarnation de l'humanité ! Les Français, en revanche, peuvent être patriotes avec bonne conscience car, œuvrant pour la France, ils défendent l'intérêt, non d'un pays particulier, mais de l'univers entier » (Todorov, 1989, p. 256). La « patrie des Droits de l'Homme » ne pourrait en quelque sorte nourrir un nationalisme comme les autres, ni même de nationalisme tout court. Soit un très bel exemple de nationalisme. Mais force est de reconnaître que peu de nations peuvent se prévaloir d'un nationalisme aussi bien armé du déni de lui-même.

Si, comme Billig le suggère, la reproduction à la française du nationalisme banal procède, à l'instar des autres, du même mécanisme biphasé ou composite, le *flagging* jouerait donc sur des contenus qui lui sont pour partie propres, et évolutifs : possiblement de plus en plus détachés de la référence directe à l'universalisme des Lumières et aux Droits de l'Homme. Une fois le nationalisme français (ou le patriotisme) considéré comme « intouchable », comme « non nationaliste », tous les drapeaux s'en trouvent autorisés et il n'est pas compliqué de réintégrer une dose de tradition chrétienne dans un imaginaire révolutionnaire et républicain, surtout dans

⁷ Selon l'éditeur, ce texte doit dater des années 1940-1950, et refond le chapitre premier du *Processus de civilisation* rédigé dans les années 30 et consacré au couple (plutôt qu'à l'antithèse) « culture et civilisation ».

un contexte où le ressenti du déclin et du déclassement touche toutes les vieilles nations établies. Ainsi, sans entrer dans l'analyse du « contenu » du nationalisme ou de l'imaginaire national français, on peut poser qu'il n'est pas fait d'un bloc et on ne peut pas l'imaginer autrement que « complexe », voire pluriel, même si fortement marqué par une trajectoire historique plus ou moins singulière : développement étatique précoce, toute-puissance de l'Eglise catholique jusqu'à la révolution nationale menée au nom de la Raison et des droits universels de l'homme, construction puis perte d'un empire colonial.

Partie deux : Une tentative empirique pour repeupler le nationalisme banal

Notre façon à nous d'enquêter aux marges de la nation a été de construire un dispositif d'enquête original, très éloigné de l'enquête ethnographique puisqu'il s'est agi d'aller rencontrer des familles de jeunes enfants de 5 à 6 ans, scolarisé.es en fin de grande section de maternelle ou en début de cours préparatoire, suivant la période de l'année pendant laquelle avait lieu l'entretien, l'objectif étant de les saisir en amont de l'école primaire mais le plus âgé.es possibles pour rendre l'entretien possible. Les familles ont été présélectionnées de manière à diversifier l'échantillon autant que possible – et donc n'appartenant pas à un milieu commun d'interconnaissance –, et rétribuées à la hauteur du dérangement que représentait le fait de devoir nous accueillir trois fois chez elles pendant deux à trois heures.

2.1 Un dispositif d'entretien original

Comme indiqué dans l'encadré figurant au début du texte, nous avons pris soin de venir les voir plusieurs fois afin non seulement de collecter des informations riches sur chaque famille, mais aussi d'établir une forme de (re)connaissance entre les intervieweuses et le(s) parent(s), grâce au fait que nous revenions les voir par deux fois.

2.1.a Trois entretiens successifs nourris d'éléments projectifs

La première séquence servait à faire connaissance : chaque parent commentait d'abord une sorte d'arbre généalogique de sa propre famille en remontant à ses propres grands-parents, avant d'évoquer sa trajectoire éducative et professionnelle. Après quoi iels étaient interrogé.es sur la mise en couple et l'arrivée du ou des enfants. La deuxième partie de ce premier entretien, réalisé de façon également classique quoique volontairement peu directive, servait à reconstituer les journées de l'enfant au centre de l'enquête⁸ et l'organisation de la famille. Au moment de se séparer, il était demandé aux parents de visionner avec l'enfant le film produit par les studios Disney : « Vaiana » (*Moana* dans sa version originale) d'ici le deuxième entretien.

⁸ Les familles recrutées avaient toutes un.e enfant de 5 ou 6 ans, mais la plupart ont d'autres enfants – 5 familles seulement sur les 30 familles de l'enquête ont un seul enfant.

Le deuxième entretien commençait aussi de façon classique par une série de questions ouvertes sur les consommations culturelles de l'enfant (livres, musique, films, sorties et activités artistiques). Mais venaient ensuite toute une série d'activités dites « projectives » au sens où il était demandé aux parents de réagir à de stimulus d'ordres divers⁹. Le premier était donc la discussion avec la deuxième intervieweuse, en charge de l'enfant, sur le film *Vaiana*. Venaient ensuite une série de « vignettes », i.e. de petites histoires racontées aux parents et qu'on leur demandait de commenter. Ces histoires, qui mettent toutes en jeu des questions liées au sentiment national, sont inspirées d'événements réels vécus par les trois intervieweuses de l'équipe présentes au moment de la construction du scénario¹⁰. À titre d'exemple, voici la première histoire :

Encadré : La vignette de la coupe du monde

Je vais vous raconter 2 petites histoires, inspirées directement d'histoires vécues, et j'aimerais à chaque fois que vous me disiez ce que vous en pensez, est-ce que vous avez déjà vécue une scène de la sorte, qu'est-ce que vous auriez fait à la place des adultes en présence.

La première se passe il y a quelques années, au moment de la coupe du monde de 1998. C'est le jour de la finale et une famille est réunie à la campagne pour fêter une série d'anniversaires. En début d'après-midi, l'atmosphère commence à s'échauffer, on installe la télévision dehors et on prépare le repas pour le soir. La famille vient du Pas-de-Calais, ils sont fans de foot. Seule une des belles-sœurs n'aime pas ça. Elle se rend compte tout à coup que tout le monde est habillé en bleu-blanc-rouge, ses deux enfants (Caroline, 8 ans et Jean, 6 ans) compris. Leur visage disparaît sous les couleurs nationales. Elle tente d'abord d'en rire et veut convaincre ses enfants que c'est mieux quand tout le monde ne soutient pas la même équipe. Voyant qu'ils ne l'écoutent pas, elle déclare haut et fort qu'elle tient pour le Brésil. A partir de ce moment, ses enfants refusent de lui adresser la parole.

Est-ce que cette histoire vous évoque des situations que vous avez vécues ? Est-ce que ça pourrait arriver dans votre famille ? Que pensez-vous de l'attitude de la belle-sœur ? De celle des enfants ?

Après les deux premières histoires, en conclusion du deuxième entretien, les parents devaient remplir un extrait du questionnaire de [l'International Social Science Programme](#) de 2013 sur « l'identité nationale ». Les réponses aux questions nous permettent aujourd'hui d'évaluer les particularités sociologiques et surtout politiques de notre échantillon de 30 familles par rapport à un échantillon statistiquement représentatif de la population vivant en France, et permettaient au cours de l'entretien d'aborder des questions politiques, chose difficile à faire après 3 heures d'entretien consacrées à entrer dans l'intimité familiale. Par ailleurs, nous avons fini par comprendre que le plus intéressant était de faire remplir le questionnaire aux deux parents en même temps, de façon à bénéficier de leurs discussions. En ce sens, le questionnaire constituait aussi une sorte de stimulus.

⁹ Certains ont pu être modifiés ou abandonnés en cours de route mais cette communication ne se prête pas à ce niveau de détail.

¹⁰ Outre Sophie Duchesne, il s'agissait de Maylis Ferry et Louisa McDonald, que nous remercions.

Entre le deuxième et le troisième entretien, on confiait aux parents un exemplaire du livre *Le loup qui voulait faire le tour du monde* d'Orianne Lallemand afin qu'ils le lisent avec leur enfant et puissent en discuter avec la deuxième intervieweuse lors du dernier entretien.

Exemple de matériaux projectifs



Le Loup qui voulait faire le tour du monde, à lire en famille



La pyramide de Maslow à commenter

Au début du dernier entretien, on présente aux parents une représentation illustrée à destination des enfants de la pyramide de Maslow¹¹ sur les besoins humains, afin qu'ils la commentent devant leur enfant et, ce faisant, explicitent ce que signifie la notion d'appartenance.

2.1.b Expérimenter le dévoilement des signalements nationaux

Au cours de la dernière heure d'entretien, l'intervieweuse essaie d'expliquer le nationalisme banal aux parents, d'abord en rendant compte – rapidement et évidemment à très gros traits – de la genèse historique des nations, i.e. le fait qu'il s'agit de modalités récentes de gouvernement du monde, contrairement à ce que le roman national laisse entendre ; puis en présentant l'hypothèse de Billig sur l'omniprésence des signalements nationaux ; enfin en présentant aux parents différents *flaggings* à savoir : un extrait des vœux 2021 du président français ; un tweet d'E. Macron ; un extrait de l'émission « Envoyé spécial » (France 2) sur l'incendie de Notre-Dame ; un autre de la météo sur TF1 ; un morceau d'interview de Julien Denormandie (alors Ministre de l'Agriculture) sur le souverainisme alimentaire ; et pour finir, la présentation d'un panier de denrées alimentaires porteuses de nombreux signalements nationaux.

¹¹ La pyramide des besoins, ou pyramide de Maslow, est une représentation pyramidale de la hiérarchie des besoins, une théorie de la motivation élaborée à partir des observations réalisées dans les années 1940 par le psychologue américain Abraham Maslow (1908-1970).

Un panier bleu-blanc-rouge



Les premiers éléments projectifs – les vignettes, le questionnaire ISSP, la pyramide de Maslow et le film et le livre à discuter en famille – sont destinés à permettre aux parents de rendre compte de leurs sentiments nationaux en limitant les effets de contrôle que le caractère politiquement incorrect du nationalisme assumé, mais aussi le sentiment de responsabilité concernant la transmission du sentiment national, font peser sur eux. La dernière séquence confronte directement les parents avec une critique du nationalisme qui les prend souvent à contrepied¹². Alors que la plupart d’entre elles et eux tombent à bras raccourcis sur la belle-sœur de la vignette un (cf. supra, encadré 2), dont l’absence de soutien à l’équipe nationale de football est très largement considérée comme une aberration répréhensible, la révélation que la belle-sœur est en fait un membre de l’équipe jette souvent un froid. Mais ce froid permet d’ouvrir une nouvelle séquence de discussion dans laquelle les parents peuvent, en conscience cette fois, revisiter une partie de leurs affirmations. Leur capacité à se saisir de ce que nous leur expliquons varie beaucoup d’une famille à l’autre et constitue, nous semble-t-il, un matériau extrêmement riche pour « repeupler » le nationalisme banal, i.e. pour voir comment les individus le comprennent et se l’approprient.

¹² Cette dernière séquence a été conçue au moment où nous effectuons les démarches de mise en conformité du projet avec le Règlement général de la protection des données personnelles. Il nous est apparu alors que l’utilisation répétée de méthodes projectives ne nous permettait pas, malgré les dispositions prises pour enregistrer le consentement des familles enquêtées, d’affirmer que l’enquête reposait sur leur consentement informé. Nous avons en effet sciemment dissimulé en partie les objectifs de l’enquête, parlant de transmission des appartenances au lieu de transmission du nationalisme (le projet s’appelait originellement « Des doudous bleus-blancs-rouges » et a été rebaptisé ETPAF à cet effet). La dernière séquence nous est apparue comme une façon de rectifier le défaut d’information tout en nous offrant un moyen innovant d’observer le degré de conscience de l’omniprésence du signalement national (Duchesne and Ferry, 2021).

Nous commençons seulement l'analyse de ce matériau et nous sommes loin de pouvoir apporter des réponses aux questions que nous avons soulevées dans la première partie de cette communication, mais nous disposons déjà de quelques cas qui permettent de commencer à nourrir la réflexion.

2.2 Premiers usages de la méthode

Dès lors que l'on s'intéresse à la façon dont des individus réagissent au *flagging*, « font avec » (sans forcément s'en rendre compte), il nous semble donc qu'on peut, qu'on doit prendre en considération ce à quoi renvoie, ce qu'évoque ce *flagging*, mais aussi le contexte sociohistorique dans lequel les personnes interviewées le reçoivent, ou plutôt « composent » avec lui, et enfin les personnes elles-mêmes, leur histoire, leur position sociale, et ce qu'elles peuvent représenter, au sens non statistique, ou raconter du nationalisme banal en France.

2.2.a. Le nationalisme dans des familles en France

Notre but, ce faisant, n'est pas d'identifier en quoi consisterait le *banal nationalism* « à la française » – ce qui n'aurait à la rigueur de sens que dans une perspective comparée, et si telle entreprise n'était pas un peu contradictoire avec un projet fondé sur la thèse de Billig. C'est plutôt, comme dit plus haut, de mettre en lumière comment le nationalisme (se) vit et se reproduit dans le cas de diverses familles, pas nécessairement françaises ni d'origine française, vivant en France. Le soin que nous avons mis à diversifier les situations familiales ouvre ainsi un espace de comparaison pertinent pour interroger les effets des contextes microsociologiques sur l'appropriation des messages nationalistes véhiculés par le *flagging*. Faisant droit là aussi à une des critiques adressées à Billig, notre approche qualitative et projective postule qu'on ne réagit pas au *flagging* de la même façon dans toutes les familles.

Poser le regard sur ces familles ne revient donc pas à mettre en cause le caractère « universel » du nationalisme au sens de Billig mais intègre en quelque sorte la perspective sociologique, relationnelle et socio-historique d'Elias. Si pour le premier, nous sommes tous.tes nationalistes, au sens de socialisé.es à la nation et au sens où nous envisageons presque tous.tes la division du monde comme naturelle ou allant de soi, pour le second nous devenons nationalistes par le biais d'*un* nationalisme, appris dès l'enfance. Comme K. Throssel l'a montré dans sa thèse, le *flagging* peut alors être considéré comme un élément du processus de socialisation au national qui commence au berceau, dans l'entre-soi d'une famille qui est toujours particulière, et se poursuit ensuite à l'école et ailleurs.

À défaut de fournir beaucoup d'éléments sur la socialisation des enfants en dehors de leur famille (qui plus est, les entretiens ont eu lieu à une période marquée par le Covid et le confinement), l'enquête ETPAF donne nombre d'éléments sur la façon dont les parents dans chaque famille jouent et conçoivent leur rôle dans la transmission d'un habitus national et d'un imaginaire national et inter-national reproduisant sans les questionner la division du monde en nation et l'attachement à sa propre nation. Ce que nous essayons, partant de là, de faire dans chaque cas, c'est de circonscrire les modalités et l'intensité de la naturalisation du national,

« l'évidence nationale », les expressions et les supports de « l'appartenance nationale », les manifestations, enfin, d'une « préférence nationale » fondée sur la « différence nationale ». L'objectif est ensuite de comparer les familles entre elles pour comprendre comment varient – plus ou moins – ces différentes dimensions de leur nationalisme, en fonction des profils sociologiques et de l'histoire de ces familles.

Nous avons choisi, pour cette première communication rendant compte du type d'analyses que nous autorise le corpus rassemblé dans l'enquête ETPAF, de présenter deux cas¹³, deux familles assez contrastées, sociologiquement et politiquement parlant, celles de Jeanne et de Léon.

Caractéristique sociopolitique des deux familles

Enfant	Nbr de personnes au foyer	Dates de naissance des parents	Age de fin d'études	Profession des parents	Revenu mensuel	Origines des parents	Religion	Orientation politique déclarée
Jeanne	4	Mère : 1982 Père : 1980	25 ans tous les deux	Mère greffière ; Père ingénieur aviation civile	5400	Deux parents nés en France	Catholiques	Tous les deux de droite
Léon	6	Mère : 1982 Père : 1974	22 ans tous les deux	Mère cuisinière en crèche ; Père agent hospitalier (logistique)	3100	Mère originaire du Cameroun ; père né en France	Mère Evangéliste/ père sans religion	Père d'extrême-gauche/ mère ne veut pas dire

2.2.b. Le cas Jeanne : la famille Tour Eiffel

Nous ne sommes qu'au début de l'analyse des entretiens menés avec les familles. Cependant, les deux familles que nous avons choisi d'analyser en premier parce qu'elles présentaient des profils sociologiques très éloignés – celles de Jeanne et de Léon – révèlent aussi un contraste saisissant du point de vue de « leur nationalisme » respectif. De ce fait, et chacune à leur manière, elles ont également questionné certaines de nos intuitions et hypothèses théoriques.

Ainsi, ce qui n'est « pas banal » dans la famille de Jeanne ou, pour dire mieux, ce qui est particulier à la famille de Jeanne, c'est :

- d'une part *l'intensité de la naturalisation de la nation*, ou la banalisation du nationalisme, du triple point de vue de l'évidence nationale (de la division du monde en nations), de l'appartenance nationale et de la préférence nationale ;
- d'autre part *le caractère français de son nationalisme*, qui de ce point de vue est à la fois « très banal » au sens premier – car il repose sur, se manifeste essentiellement à travers, des clichés, des stéréotypes de « ce qu'est la France » – et « moins banal », au sens où les parents ont un positionnement politique très à droite, qui affleure pour ainsi dire dans chaque séquence des entretiens 2 et 3.

¹³ Pour une présentation de la méthode de construction des cas, cf. Delmotte et Duchesne, 2023.

Présentation générale de la famille de Jeanne

La famille de Jeanne appartient à la classe moyenne plutôt aisée. Le père travaille dans l'aviation civile, la mère est greffière au tribunal. Jeanne, son petit frère et ses parents vivent dans un « bon quartier » de Bordeaux, mais excentré donc abordable. Jeanne va à l'école publique du quartier, son frère est encore en crèche. La maman ne travaille pas le mercredi pour s'occuper d'eux. Jeanne fait du sport en parascolaire et accompagne parfois sa mère à son cours de ukulele.

La mère a deux sœurs dont elle est proche. Le père a trois frères et une sœur. Les deux familles, maternelle et paternelle, semblent « 100% françaises » jusqu'aux arrière-grands-parents. La famille, commerçante, de la mère est originaire de Bordeaux. Le grand-père maternel du père de Jeanne était policier, et son père militaire en poste à l'étranger, et la famille paternelle a déménagé souvent (Nouvelle-Calédonie, Sénégal), jusqu'à revenir en France, dans l'Ouest (Normandie/Bretagne rurales). Le père et la mère connaissent très bien l'histoire de leurs familles sur plusieurs générations, les liens, les « brouilles » et les personnalités – notamment les fortes personnalités féminines ou courageuses – qui les marquent, c'est important pour eux et ils en parlent avec beaucoup de précision et un certain détachement.

Comme souvent, la mère est passée par Paris, avant que le couple ne s'installe à Bordeaux. Des deux côtés, la réussite et le mérite – réussir ses études, passer des concours – sont fortement valorisés. Les parents partagent également un goût pour les voyages – ils sont allés à Tahiti, en Nouvelle-Zélande – qu'ils voudraient transmettre à leurs enfants. Au plan culturel, ils semblent penser qu'il faut que la lecture ou le cinéma « serve » à apprendre quelque chose – ou divertisse, comme la télévision. Leurs goûts sont « classiques » – de Disney à Miyazaki – et/ou « grand public » – en matière de musique et de cinéma.

Politiquement, les deux parents se positionnent clairement à droite tout en valorisant les services publics de l'État : une droite nationaliste ou « souverainiste », qui craint que l'Europe (l'intégration politique de l'Europe) ou les minorités culturelles « non autochtones » fassent disparaître les nations et les cultures nationales. Leur manière de répondre au questionnaire ISSP (leurs réponses et leurs commentaires, en présence de l'intervieweuse enregistrés), révèle même des opinions d'extrême droite, bien qu'exprimées avec beaucoup de réserve. Le seul point sur lequel les parents ne sont pas d'accord semble être le rapport à la religion : ils ont tous deux reçu une éducation catholique, que le père rejette, quand la mère se dit croyante et pratiquante.

Le nationalisme banal dans la famille de Jeanne

(1) La « naturalisation » de la division du monde en nations est particulièrement forte dans le cas de cette famille. Elle se manifeste, « est prouvée », tout particulièrement dans le troisième et dernier entretien à travers l'incapacité – et/ou la résistance – des parents à « suivre » l'intervieweuse, quand elle explique qu'il est démontré scientifiquement que les nations que nous connaissons sont des créations récentes, puis dans ses tentatives de mises en évidence du

flagging. À aucun moment l'intervieweuse ne réussira à amener les parents à mettre en discussion l'évidence des frontières nationales et la légitimité de l'organisation du monde en nations. La séquence sur la météo est la plus éloquente. Ni le père ni la mère ne répondent à l'argument proposé, à savoir : la météo est par essence un phénomène transfrontalier et la présenter comme on le fait, en faisant disparaître tout ce qui déborde les frontières de l'hexagone, est artificiel et contribue à construire la nation comme une réalité intangible. Ils soulignent au contraire combien supprimer les frontières, et les couleurs qui distinguent les pays, conduirait à les perdre. Et cependant, la remarque du père mise en évidence dans l'extrait ci-dessous indique bien qu'en un sens il a compris le point, mais assume sa position : s'il en existe une autre, celle de l'intervieweuse, ce ne saurait être la sienne.

On serait un peu perdus (E3, pp. 46-47)

L'intervieweuse tente de souligner combien la façon qu'a la météo nationale de limiter l'information à la France n'a rien d'évident, mais ne parvient pas du tout à les convaincre.

Mère : Voilà, mais euh... Oui. Après, non je pense qu'ils nous montrent juste ça, et aussi pour pas être perdus. Parce que si tout était euh de la même couleur, que les frontières étaient pas euh dessinées...

Père : ça, c'est un truc intéressant, je pense. (Rires)

Mère : On serait peut-être euh... Non, mais si.

Père : Là, c'est le genre de choses où elle veut en venir. (Rires)

Mère : Oui, non, mais voilà.

Père : Parce que du coup, nous on habitait l'Hexagone. Si on met toute l'Europe, là on est perdus.

Mère : On peut être perdus.

Père : On a dessiné des frontières auxquelles on est habitués.

Mère : Après nous, on sait qu'on habite à Bordeaux, on sait où on se trouve, donc on se trouvera sur la carte. Et je pense que d'autres, aussi. Mais si tout était euh... de la même couleur par exemple euh... on serait peut-être un peu perdus.

(2) Dans la famille de Jeanne, la naturalisation de l'appartenance nationale va de pair avec l'évidence de l'existence des nations, de la division du monde en nations, et est à peine moins poussée. Après la famille, les ami.es (et, pour la mère, la religion), la nation est sans conteste un groupe d'appartenance. Cela apparaît particulièrement bien au début de l'entretien 3, quand les intervieweuses essaient de faire préciser par les parents ce qu'ils comprennent derrière la catégorie de « l'appartenance », et de les faire commenter ce 3^{ème} étage de la pyramide des besoins de Maslow. Confondant les termes « apartheid » et « apatride », la mère exprime son trouble, sa difficulté – pour dire le moins – à s'imaginer sans patrie, sans nationalité, « à n'appartenir à aucune nation ni rien ».

(3) Enfin, un marqueur direct de la naturalisation de la préférence nationale des parents de Jeanne est leur réaction très négative, mais surtout teintée d'incompréhension et d'incrédulité, face au comportement de « la belle-sœur » qui, lors de la finale de la coupe du monde de football en 1998, décide de soutenir le Brésil qui affronte la France (vignette « coupe du monde », entretien 2). Les parents de Jeanne peuvent difficilement imaginer qu'elle déteste la France ; ils

pensent plutôt que cette personne a un problème, que c'est une rabat-joie, une provocatrice, « une casse-bonbons ». Elle agit ainsi pour aller « contre le mouvement », ça ne peut pas être « contre la France ». Ca n'en reste pas moins « très étrange » pour eux de vouloir à ce point montrer qu'on est « pas patriote ».

Le nationalisme français des parents de Jeanne : « banal » (1) et pas banal (2)...

(1) Une des manières les plus évidentes de sonder la dimension « française » du nationalisme observé dans les familles, dans une enquête n'ayant à ce stade d'autre terrain que la France (plus précisément, la région de Bordeaux), pourrait être de comparer entre elles les familles en les classant selon leurs origines : certaines ont des aïeux, aïeules nées en France sur trois générations au moins, d'autres sont mixtes à des degrés divers, jusqu'à celles dont les parents sont nés ailleurs. Quand on n'en est qu'au stade de l'analyse des entretiens des premières familles – et même, avec Jeanne, de la première famille –, on doit procéder autrement. On a donc essayé de repérer où apparaissent dans les entretiens les signes d'une spécification, d'une particularisation de « la France », de ce qui « l'identifie », fait qu'elle existe « naturellement » pour les parents, qu'ils leur « appartient », et qu'ils la « préfèrent », plus ou moins, à une autre nation.

Dans la famille de Jeanne, la très forte naturalisation de la nation que l'on a mise en évidence va de pair avec une très pauvre et très « banale » caractérisation de la nation française. De ce qui la situerait dans le concert des nations, de ce qui la différencierait ou la définirait, les parents ne disent pas grand-chose en dehors de la mention de très gros « symboles » ou « emblèmes » : des monuments très connus de la capitale – la Tour Eiffel, Notre-Dame (qui figurent par ailleurs dans les matériaux projectifs) ; un héritage culturel, par ailleurs peu exemplifié (la littérature est évoquée, mais aucun sous-genre, aucun auteur, aucun livre n'est cité). Comme si ce qui fait la France, la distingue, allait de soi. Si la chanson française fait un peu partie des centres d'intérêts (c'est ce que le père dit écouter), les beaux-arts ne sont pas évoqués, la gastronomie et la cuisine non plus. Les parents sont à la limite un peu exaspérés – choqués ? – que, dans la vignette 2 sur le camembert (entretien 2), on puisse donner autant d'importance à un fromage. Ce serait un cliché un peu « lourd » ; la France, le souvenir de la France, ne peut être réduite voire associée à un fromage...

Plutôt que de parler de ce qu'ils « aiment » de la France, les parents insistent sur les « grandes réalisations » de l'État français, au premier rang desquelles son service public, mais aussi sur l'importance accordée au mérite dans ses institutions. La mention des concours qu'ils ont passés durant leur parcours, la place accordée aux apprentissages scolaires de leur fille (qui n'a pourtant que 5 ans) et aux devoirs dans l'organisation quotidienne sont éloquentes à cet égard. Enfin, si l'histoire politique de la France n'est jamais évoquée (ni la Révolution, ni la colonisation, ni aucun autre épisode...), la tradition chrétienne fait bel et bien partie de l'héritage, du patrimoine français. Le père, clairement agnostique voire athée – en tout cas très critique par rapport à son éducation catholique – l'admet très aisément à l'occasion de la séquence sur l'incendie de Notre-Dame (entretien 3). Quand l'intervieweuse demande au père si le caractère religieux de l'édifice ne limite pas son sentiment de perte, il répond : « Notre-

Dame, bon c'est vraiment un morceau d'histoire. Et euh c'est un monument, enfin... J'ai eu plaisir à le visiter aussi, hein. Donc euh moi, ça m'a attristé aussi ». La mère va plus loin : « Notre Dame, elle a 800 ans, enfin 800 et des broutilles. C'est quelque chose qui paraît immuable, en fait. Qui est là, enfin 800 ans, c'est tellement énorme. C'est comme si elle avait été toujours là, et euh c'est quelque chose qu'on n'imagine pas disparaître. Je veux dire, c'est presque comme la Tour Eiffel ».

Enfin, si l'on se définit, et s'apprécie, en se différenciant, en se comparant aux « autres », c'est exactement pour les parents la fonction, ou une des fonctions, du voyage, qu'iels valorisent abondamment dans les trois entretiens. Iels ont assez bien voyagé, surtout le père mais aussi à deux, et voyagé « loin », et iels aiment voyager pour voir « comment c'est différent ailleurs », par rapport à « chez eux ». Mais dans la discussion cela n'amène pas tellement d'éléments qui ne se rapportent pas d'une manière ou d'une autre à la France. Des « Lego Villes » – c'est-à-dire des Lego représentant des monuments emblématiques qu'iels apprennent à leur fille à reconnaître – sont les traces apparentes de leurs voyages dans leur décor. Sinon, les paysages, les services, les possibilités de réussite professionnelle sont comparés à ce qui existe en France dans une perspective le plus souvent évaluative. Comme le dit la mère à la fin de l'entretien 3 : « Enfin ce qu'il faut lui apprendre, je pense, c'est bon, voilà la France, ce que c'est, son histoire, sa culture, tout ça. Et puis faut qu'elle aille découvrir euh les autres cultures, et puis que elle puisse se rendre compte que ben ailleurs, c'est différent, et puis des fois c'est mieux, des fois c'est moins bien. Et donc, des fois en France, c'est mieux et des fois, c'est moins bien. Y'en a qui le disent, hein ».

(2) L'on disait que ce qui fait la deuxième particularité de la famille de Jeanne, ce qui la rendait et rendait « son » nationalisme peut-être peu banals, c'était le positionnement politique des parents de Jeanne clairement (très) à droite, le fait qu'ils se situent politiquement du côté de la droite souverainiste, voire à l'extrême-droite. C'est patent, on l'a dit, dans leurs réponses au questionnaire ISSP, séquence pendant laquelle on devine par une intervention de Jeanne qu'iels ont hésité à voter pour Marine Le Pen mais ne l'ont pas fait. Dans le même temps, la mère apparaît particulièrement peu « cultivée » politiquement en dépit de ses études de science politique. De même, le père semble suivre de beaucoup plus près l'actualité politique et économique, y compris européenne, qui échappe semble-t-il complètement à la mère (comme l'illustre un échange à propos du Brexit). Mais les deux partagent globalement la même position.

Dans nombre de passages se dessine un ancrage net à droite de la droite, que confirme un rapport conservateur voire réactionnaire au passé – qu'il s'agisse de l'héritage national, qui inclut qu'on le veuille ou non la religion, ou de l'héritage familial, dont les parents parlent avec précision voire détachement, on l'a dit, mais dont on sent qu'il doit être préservé comme une composante « naturelle » de leur identité personnelle. Cette naturalisation de la nation et de la famille s'accompagne sur un mode également conservateur – mais très commun – d'une naturalisation du « genre ». Iels insistent sur le fait qu'iels n'y sont, que leur éducation n'y est pour rien : leur fille aime le rose et les princesses, son petit frère les tracteurs, conformément,

sous-entendu à leur sexe biologique, à la nature des choses. Iels ont l'air à la fois un peu surpris et rassurés par cela, en même temps presque fiers.

Surtout, le nationalisme de la famille de Jeanne s'exprime à travers la préférence nationale. En dépit de l'extrême prudence des parents, de leur réticence à exprimer clairement leurs opinions dès lors qu'ils devinent, lors de l'entretien 2, qu'elles sont opposées à celles de l'intervieweuse, voire à celles qui sous-tendent le projet de recherche auquel iels participent, la préférence nationale au sens fort est patente – le fait non seulement d'être fier.e d'être français.e et de préférer son pays, mais aussi de préférer les Français de souche et de leur accorder la priorité dans la redistribution étatique, dans le récit national et la définition de ce qui fait la culture française et la France. De nombreuses séquences l'illustrent particulièrement bien mais on peut en réalité retrouver la présence constante de la préférence en filigrane dans les trois entretiens.

Ce qui nous semble en constituer le trait le plus fort est le traitement de la différence et de la diversité, qui renvoie définitivement bien à l'idée, exprimée plus haut dans les mots de Todorov, que la prétention (l'illusion ?) universaliste du nationalisme français l'empêche tout particulièrement de considérer la France comme une nation comme les autres, peut-être différente mais pas supérieure aux autres. Différence et diversité, en effet, sont ici soit ignorées, invisibilisées, soit dévalorisées. Ainsi, l'Afrique comprend des pays, pas des nations, elle est le continent de la nature, où l'on fait des safaris, peut voir des animaux, et c'est en Europe, à la rigueur en Amérique du Nord, en Asie, que l'on trouve les véritables nations, des pays développés et urbanisés, élevés par leur culture. Le mot « civilisé » n'est bien sûr pas lâché. Au plan « interne », s'il n'est pas plus ouvertement question de hiérarchie entre groupes ou communautés vivant en France, la diversité est simplement déniée, et l'homogénéité promue. Seules des communautés ou des minorités culturelles « autochtones » – les Maoris en Nouvelle-Zélande, ou les Bretons en France – méritent qu'on reconnaisse leurs droits et que l'État les encourage à cultiver leurs traditions pour leur éviter de disparaître sur leur propre sol.

Au fond, l'euroscpticisme du père n'exprime rien d'autre : l'Europe politique menace les nations de disparition (entretien 3). Et la mère a beau le rassurer – « ce n'est pas pour demain » : cela lui fait « peur ». Ainsi se trouve finalement mis en lumière l'émotion qui fonde le sentiment nationaliste des parents – ou du papa de Jeanne : bien plus que l'amour de la patrie, c'est bien la peur de la voir disparaître, supplantée par une menace qui vient de l'extérieur dans un espace européen où l'on parle anglais et peint la Tour Eiffel en bleu, et « divisée » de l'intérieur par la montée en puissance supposée des « communautés ». Finalement, ne trouve-t-on pas ici un bel exemple de ce que à quoi renvoie, concrètement, l'invocation du « rassemblement national » ?

2.2.c La famille de Léon : éloge de la diversité

Le cas de la famille de Léon contraste fortement avec celui de Jeanne. Non seulement la dynamique familiale est principalement tirée par la force des liens qui attachent la mère à sa famille diasporique, mais les deux parents expriment de manière répétée le refus du formatage que représentent l'école et plus largement, la nation française. Iels sont conscients de la marche

du monde et ne rejettent pas l'appartenance nationale, mais le cadre premier de solidarité est la famille de la mère, et celui-ci ne donne lieu à aucune projection nationale.

Présentation générale de la famille de Léon

Les parents de Léon forment ce qu'on désigne habituellement comme un couple mixte. La mère est originaire du Cameroun tandis que le père se présente comme occitan, ayant grandi dans un village béarnais. Ils ont quatre enfants, deux filles (ainées) et deux garçons, Léon est le petit dernier. La famille habite dans un lotissement dans les environs de Bordeaux. Le voisinage est joyeux, plein d'enfants qui vont et viennent d'une maison à l'autre.

Le ménage n'est pas aisé, eu égard au nombre d'enfants qu'ils élèvent. Les parents sont fonctionnaires, à postes d'exécution (cuisinière et magasinier). Ils se sont connus à l'hôpital où travaille encore le père. Au fil des entretiens, ils évoquent régulièrement le prix des choses, pour tout ce qui concerne les activités culturelles notamment, mais aussi pour la nourriture. Leur discours sur l'exigence de qualité contraste avec les marques qu'ils mentionnent et ce qu'on peut observer en marge des entretiens, quand les enfants passent demander à manger (baguette et croque-monsieur industriel, en lieu des mets cuisinés en famille à partir de produits du marché que leur récit met en avant). Néanmoins, les parents sont propriétaires de leur maison, qu'ils ont fait construire tout en participant aux travaux. C'est une maison modeste mais qui semble confortable. On sait qu'il leur arrive à tous de voyager pour rejoindre la famille de la mère, et de sortir tous les six. Ils ne prennent pas beaucoup de vacances tous ensemble, les enfants sont souvent envoyés dans la famille de la mère, en attendant de recevoir à leur tour des nièces et neveux plus jeunes.

Les parents se partagent les tâches familiales et ménagères. Ils ont l'air de très bien s'accorder, et ne font état d'un vrai désaccord qu'à propos de la religion : le père, de tradition catholique mais devenu agnostique, n'apprécie pas que sa femme se soit rapprochée des témoins de Jehova, qu'il considère comme une secte. Ils ont beaucoup d'amis, la plupart des couples mixtes, comme eux. Mais la priorité dans leur sociabilité est donnée à la famille de la mère, répartie sur plusieurs continents. La mère de Léon a ainsi été élevée par trois mamans : sa mère naturelle, pendant les premières années de sa vie, au Cameroun où elle est née ; puis par une de ses sœurs, partie s'installer au Sénégal ; et enfin par une autre sœur, immigrée dans le Sud-Ouest de la France où elle est arrivée à l'adolescence. Le père aussi n'a été que peu élevé par sa mère naturelle : c'est auprès de sa grand-mère maternelle qu'il a vécu son enfance, dans un village où il n'a aujourd'hui plus de famille, mais auquel il reste attaché.

La mère ne semble avoir aucun intérêt pour la politique, notamment française, mais elle tient un discours convaincu contre la colonisation et sur les différences entre la culture africaine et celle des pays du nord, notamment sur la place de l'oralité et de l'écrit, ainsi que sur la place de la solidarité familiale dans la vie de chacun de ses membres. Le père au contraire est syndiqué à Force ouvrière (un syndicat de gauche) et revendique un fort engagement à gauche. Dès lors que la discussion prend un tour politique, il devient l'interlocuteur principal de l'enquêtrice qui peine à intéresser la mère.

(1) La « naturalisation » de la division du monde en nations est peu prononcée dans les entretiens avec les parents de Léon. Les références nationales y sont peu nombreuses. Elles apparaissent essentiellement à propos de la cuisine – de manière spontanée – et du football, en réaction à la vignette qui leur est proposée. Trois nations sont évoquées : le Cameroun, pays d'origine de la mère ; le Sénégal, son pays de cœur, dans lequel elle a passé sa première adolescence ; et la France, pays d'immigration, pays du père mais que celui-ci revendique peu puisqu'il se réfère surtout à son village d'origine, en Occitanie. Sont aussi évoqués à la marge les pays habités par les membres de la famille de la mère, États-Unis et Canada notamment. La mère désigne elle aussi ses origines comme étant son village, celui au sein duquel on va normalement chercher son époux ou son épouse – surtout son épouse car ce sont les femmes qui transmettent la culture et les traditions. Elle se revendique aussi plus largement de l'Afrique, dont elle oppose la culture de tradition orale à la culture européenne.

Non seulement les parents se réfèrent peu aux cadres nationaux, mais ils s'expriment de façon très consistante en défense de la diversité et de la transmission culturelle de chaque village, de chaque lignée, mais aussi du mélange. Leur couple, comprend-on, est une anomalie, dès lors que la mère défend l'idée qu'on se marie dans le village – comme son frère l'a fait – pour préserver la culture et l'ethnie. Lui veut transmettre la culture occitane et se réjouit que sa fille aînée ait choisi d'apprendre l'occitan à l'école, peut-être aussi par mimétisme. Il regrette avec la mère que celle-ci n'ait pas fait l'effort de pratiquer le bamiléké pour le transmettre à ses enfants. Le père se sent attiré vers l'Afrique – c'était le cas avant de rencontrer sa femme - et revendique une sorte de double appartenance, comme elle. Leur vision du monde fait penser à ce que disait Ernst Gellner : comment le monde, avant l'invention des nations, était une forme de patchwork, d'art abstrait. Toutes les cultures se valent et il faut les transmettre, mais aussi les faire circuler.

Les parents de Léon ont néanmoins bien conscience du poids des États-nations, et en particulier de la France, sur l'histoire de l'humanité. Le cadre national, dans leurs entretiens, apparaît largement comme une contrainte – à commencer par la colonisation, et l'immigration contrainte. La mère rappelle comment, lorsqu'elle était enfant, on l'a obligée à parler français pour lui ouvrir un avenir meilleur. Le père rapproche ça de la façon dont on a obligé la génération de sa grand-mère à abandonner la langue locale pour le français. Il insiste plus largement sur le « formatage » pratiqué par l'école sur les enfants qui lui sont confiés. Eux veillent à veillent à transmettre à leurs enfants d'autres valeurs, et à les éclairer sur l'esclavage et la colonisation.

(2) Bien qu'ils soient fonctionnaires l'une et l'autre, et que les allocations familiales comptent pour beaucoup dans le revenu familial, ils ne manifestent ni allégeance ni solidarité à l'égard du niveau national. C'est une des rares familles à ne pas prendre parti contre la belle-sœur dans l'épisode de la coupe du monde. Ils manifestent très peu d'émotion devant l'incendie de Notre-Dame. La mère indique qu'elle n'y est jamais entrée – manifestant qu'elle n'entretient pas de

lien abstrait avec le patrimoine national, et le père regrette la perte patrimoniale (perte du savoir-faire surtout, du talent investi par les créateurs de la cathédrale) mais le fait qu'il s'agisse d'une église tempère ses regrets : l'Eglise catholique doit pouvoir payer. Loin de naturaliser l'appartenance nationale, ils expriment leur surprise, sinon leur scepticisme, à l'égard du fait que le frère jumeau de la mère, qui a par ailleurs épousé une Camerounaise, venue du village familial, ait choisi de devenir réserviste pour l'armée française.

Le père est néanmoins plus ambivalent que la mère. En réponse au questionnaire, il ne peut pas s'empêcher de se dire très fier de sa nation et de l'armée française, même s'il tempère ces sentiments en manifestant sa réserve à l'égard des cadres militaires. Il regrette aussi que la fierté nationale ne s'exprime plus que lors des événements sportifs internationaux ou sous les couleurs de l'extrême droite dont il estime qu'elle a entaché le drapeau. Son rejet de l'Union européenne, son souhait que la France sorte de l'UE – ce qu'on pourrait à première vue interpréter comme du souverainisme – manifeste un désaccord profond pour un système européen fondé sur une recherche de maximisation du profit, plutôt que sur un réel partage, un rapprochement entre les Européen.nes. Surtout, la façon dont il imagine que l'ouverture des frontières aurait pu suffire pour rendre possible le mélange et le partage entre les Européen.nes montre combien il est loin de penser que l'appartenance nationale est une donnée naturelle qui gouverne le comportement des individus.

Il suffisait d'ouvrir les frontières. E2 p. 58

Le père commente sa réponse à la question posée dans l'ISSP sur le vote en cas de référendum de sortie de l'UE. Il met en cause, de façon conforme à son engagement politique, la dimension économique. Mais souligne de façon frappante qu'on aurait pu vraiment faire une Europe du partage en ouvrant les frontières internes à l'Europe – qui pour lui sont toujours fermées.

Père : S'il y avait aujourd'hui un référendum pour décider si la France doit ou ne doit pas rester dans le monde de l'Union européenne, voteriez-vous pour ou voteriez-vous contre ? Ha ha. Je vais rester fidèle à mes opinions. La France euh... ben c'est la même chose, le maintien avec la France. Je voterai pour que la France reste dans l'Union européenne. Je voterai ah, contre le maintien.

Mère : Mmmm.

Père : Bon là, moi je voterai contre le maintien. Ouais, moi je voterai contre le maintien.

Intervieweuse : Ah oui, vous voteriez contre, aujourd'hui ?

Père : Ouais, parce que... Et déjà à l'époque, j'étais opposé à... Parce que c'est une Europe économique, c'est pas une Europe euh culturelle ni de partage, comme on a voulu nous le faire croire sur le... les frontières, il suffisait de les ouvrir, ça se faisait tout seul. Là, le côté économique me dérange, parfois.

(3) Puisque ni la nation ni l'appartenance nationale ne sont naturalisée, la préférence nationale non plus ne relève pas de l'évidence pour les parents de Léon. La priorité dans leurs affections et leur solidarité est donnée sans partage à la famille de la mère. « D'où je dis que ma famille passe avant, voilà. C'est-à-dire que s'il y a une priorité, enfin y'a même pas de priorité, y'a même pas de choix à faire. Le choix est déjà fait. » À l'occasion des questions qui lui sont posées à propos de la pyramide de Maslow, et de ce que peut signifier la notion d'appartenance,

elle rappelle que ce n'est pas seulement une affaire d'identité et d'affection, mais d'abord une affaire de solidarité, de protection voire de « survie ». La mère évoque à différents moments les vecteurs de solidarité qui unissent les membres de sa famille entre eux et elles, la façon dont les générations se succèdent et se soutiennent : les filles qui accueillent les enfants les plus jeunes pour soulager la mère, ou qui envoient de l'argent depuis la France ou l'Amérique du nord ; les frères et sœurs et cousin.es à qui on envoie les enfants pendant les vacances, de sorte que toutes les branches de la famille sont étroitement liées les unes aux autres.

Cette solidarité ou appartenance familiale se présente presque comme une alternative au nationalisme dès lors qu'elle offre une autre façon d'organiser la survie, ou *a minima* la solidarité entre les humain.es, contrairement au post-nationalisme, ou cosmopolitisme. Le cosmopolitisme, en effet, ne constitue d'alternative à la nation que pour les individus appartenant à des catégories sociales dont les ressources propres les mettent à l'abri du besoin, au-dessus donc des « unités de survie » (au moins en apparence).

Mais comme on l'a dit ci-dessus, le fait qu'ils n'aient pas l'air d'adhérer au discours naturalisant l'appartenance nationale n'empêche pas les parents de Léon de vivre dans un monde effectivement organisé en nations. Tout en affirmant de façon répétée au fil des trois entretiens le fait que sa solidarité est dans son lignage et prend sa source dans le village du Cameroun d'où vient sa famille, et tout en indiquant qu'elle a bien conscience qu'elle n'y sera pas enterrée, ayant choisi un d'épouser un Européen et d'élever ses enfants en France, la mère exprime à de nombreuses reprises sa préférence pour le Sénégal, pays où elle a passé ses années d'adolescence (de 10 à 16 ans). C'est l'équipe de foot du Sénégal que la famille soutiendrait, contre la France ou le Cameroun, si l'occasion se présentait. Mais la mère ne renie pas ses origines, bien au contraire. Elle évoque un dicton africain à l'occasion de la discussion sur *Le loup qui voulait faire le tour du monde* : « Quand tu te cherches, retourne d'où tu viens et tu sauras où tu vas », irréductible selon nous à la « préférence ». Ses représentations ne sont pas sans évoquer la notion de sources que Tobie Nathan, dans *Les âmes errantes* (2017), propose de substituer à celle de racines : il importe de savoir d'où l'on vient pour se connaître et pouvoir avancer dans sa propre vie.

La mère, on le voit, fait preuve de beaucoup de réflexivité quant aux différences de traditions culturelles, et en particulier quant au poids de la tradition orale dans la culture africaine, par opposition à la prédominance de l'écrit dans la culture européenne. Car la famille, c'est la transmission. Les parents reviennent souvent sur le fait que leur rôle est de transmettre à leurs enfants leurs différences par rapport à la culture nationale, à la culture générale transmise par l'école, qui vise à les formater, à leur faire perdre leurs différences. À propos de *Vaiana*, la mère insiste ainsi sur l'importance des relations générationnelles et regrette de n'avoir pas connu ses grands-parents, décédés à sa naissance.

Au final, dans cette famille, c'est la différence qui est revendiquée comme ce qui est désirable. Contrairement à ce qu'on observe dans la famille de Jeanne par exemple, il n'y a aucun enchaînement, aucune analogie entre la préférence donnée à la famille et celle donnée à d'autres entités. La famille est une arborescence, pas une catégorie. Elle ne nécessite pas de formatage.

On va rechercher les similitudes à la source, mais ensuite chacun.e s'adapte à la situation de vie qui sera la sienne.

Le nationalisme français des parents de Léon

Dans ces entretiens, les références nationales sont minimales. La mère pointe des différences culturelles entre les pays mais se réfère plus généralement à un mode de vie africain qu'à des particularités nationales, tout particulièrement pour ce qui touche aux relations familiales et à l'éducation des enfants. La cuisine/gastronomie est le seul domaine où les références sont nationales et les parents distinguent alors cuisine camerounaise, sénégalaise et française.

Ils sont assez éloignés de la culturelle nationale élitaire : leur rapport à la littérature est très distancié, ils n'expriment pas d'amour particulier pour le cinéma français. En matière de musique, ils sont plutôt éclectiques et c'est la musique africaine qui les attire.

À propos de la deuxième vignette, dans laquelle il est question d'une famille franco-espagnole dont la mère semble regretter que sa fille ne sache pas ce qu'est le camembert, peu leur importe, à l'une comme à l'autre, même s'ils trouvent important que les parents transmettent la culture de leurs origines. En même temps, la mère estime que c'est normal que la mère de la vignette soit contrariée, car pour elle ce sont les mères qui transmettent le plus, surtout en matière de cuisine. En bref, les parents sont volontiers à la recherche des goûts de leurs origines mais sont très peu sensibles aux symboles nationaux.

La marque de la France se manifeste surtout dans le rapport colonial, et le père se positionne alors volontiers en solidarité avec la mère, comme originaire d'une « petite patrie » qui aurait elle aussi été maltraitée par la grande nation. Il est un point cependant où s'exprime un peu de nationalisme français : dans le poids de la laïcité. À ce propos le père réagit à deux reprises. D'une part dans le désagrément que constitue pour lui l'affiliation religieuse de sa femme auprès des Témoins de Jehova. Mais aussi dans le désaccord qu'il exprime à propos d'une collègue, musulmane, qui aurait demandé à voir ses horaires de travail adaptés pendant le Ramadan. Lui qui revient sans cesse sur le refus du formatage et valorise tant la différence prend alors fermement parti pour la règle, la norme. Mais il n'est pas impossible que son opinion soit en partie dépendante de son affiliation au syndicat Force Ouvrière.

Sur ton lieu de travail, t'as pas à marquer tes opinions religieuses ni politiques (E3. p. 44)

Le père réagit assez vivement à la première vidéo, extraite des vœux du Président Macron qui s'engage à lutter contre le séparatisme. Pour autant, il semble conforter le point de vue dit républicain sur l'interdiction de la pratique religieuse sur le lieu de travail (rappelons qu'il milite à Force ouvrière).

Père : Autant... Autant y'a le respect de la nation, le respect... Moi-même hein, je suis fonctionnaire, y'a des choses que je suis tenu de faire en tant que fonctionnaire, des opinions que je peux pas exprimer librement, parce que c'est ma fonction. Ma hiérarchie, je suis obligé de la respecter. Y'a tout ça, hein. Mais après, ça empêche pas en privé d'avoir mes idées, d'avoir

mes choses et puis voilà. Puis y'a des règles que je vais respecter. Voilà. C'est vrai que moi, ça m'a choqué le jour où j'ai une collègue qui a dit euh « Voilà, c'est Ramadan, je vais demander des heures parce que moi, là je fais Ramadan, donc comme je travaille entre midi et deux, je veux partir plus tôt ». On lui a dit non. Ça, c'est normal. C'est la règle pour tout le monde. C'est pas parce que t'as une appartenance à telle religion, tel truc, qu'on va te faire une faveur. C'est si tu veux travailler entre midi et deux, c'est ton problème. Maintenant, sur ton lieu de travail, t'as pas à faire ta prière, t'as pas à marquer tes opinions religieuses ni politiques, donc ça, à partir du moment où tu rentres dans la fonction publique, tu le respectes. Et ça, c'est la fonction. Après sur le reste euh... Voilà. Certes, il faut... Moi, je suis plutôt pour la construction de mosquées dans des endroits, que plutôt ils aillent faire ça dans une cave et là au contraire, des idées plus extrêmes vont se développer. Euh la liberté d'écoute, elle y est. Même si j'en partage pas les opinions, il faut les laisser libres voilà, d'avoir leur religion. Mais la différence entre musulman et islamiste, c'est pas la même chose. Y'en a un, c'est pas une religion. C'est de la politique. Voilà.

En résumé, ce qui revient fortement dans leur entretien, c'est la crainte du formatage opéré par la nation française, dans le passé et le présent, qui renvoie pour la mère à la colonisation et s'incarne dans la domination linguistique du français et de la culture occidentale, pour lui au centralisme français, destructeur des cultures régionales, occitane en l'occurrence. La mère inscrit ses propos dans un univers de solidarité organisé autour de sa famille, répartie sur différents continents. Le père est plus à la peine pour revendiquer une autre forme de solidarité que nationale – il regrette que la nation, au sens d'une cohésion et d'un enthousiasme collectif, ne fasse plus recette qu'au moment des compétitions sportives ou derrière les partis nationalistes. Alors que l'enquêtrice explique la façon dont opère le nationalisme banal, il la suit volontiers. On voit qu'il reçoit les signaux, qu'il est en mesure de les interpréter et que ceux-ci réveillent une socialisation nationale peu ancrée culturellement et, surtout, peu relayée par la famille qu'il a construite.

Conclusion

Le fort contraste entre les deux familles que nous avons présentées dans cette communication, tant à propos de la naturalisation des nations, de l'appartenance et de la préférence nationales que du point de vue des contours de leur nationalisme français, visait à montrer que notre attachement à poursuivre le travail de Michael Billig va de pair avec un refus de réifier le nationalisme banal. Comme lui, nous pensons nécessaire de repeupler la théorie pour préciser comment elle s'applique.

Poursuivre cet objectif – montrer comment une idéologie universelle fonctionne et comment elle s'apprend à travers l'étude d'un cas reconnu comme singulier – permet nous semble-t-il de confirmer la pertinence renouvelée de la thèse principale de Billig, peut-être en la reformulant : même dans une période où le nationalisme semble (à nouveau) décomplexé, le nationalisme banal est le processus qui permet la reproduction des nations et du nationalisme dans un

contexte historique où cette forme de gouvernement est de toute évidence incapable de résoudre les problèmes qu'affronte actuellement l'humanité.

Références

- Anderson B.R.O., 1991, *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, Rev. and extended ed, London ; New York, Verso.
- Billig M., 1992, *Talking of the royal family*, London ; New York, Routledge.
- Billig M., 1994, "Repopulating the Depopulated Pages of Social Psychology," *Theory and Psychology*, 4, 3, pp. 307–335.
- Billig M., 1995, *Banal nationalism*, London ; Thousand Oaks, Calif, Sage.
- Billig M., 1996, "Nationalism as an International Ideology: Imagining the Nation, Others and the World of Nations," dans *Changing European Identities: Social Psychological Analyses of Social Change*, Breakwell, Glynnis M. and Lyons, Evanthia, Butterworth and Heinemann (International series in social psychology), pp. 181–194.
- Billig M., 2009, "La psychologie discursive, la rhétorique et la question de l'agentivité," SEMEN [en ligne], 27.
- Billig M., 2017, "Banal nationalism and the imagining of politics," dans *Everyday Nationhood. Theorising Culture, Identity and Belonging after Banal Nationalism*, Skey, Michael and Antonsich, Marco, Palgrave Macmillan, pp. 307–321.
- Billig M., 2019, *Le nationalisme banal*, Louvain la Neuve, Presses Universitaires de Louvain.
- Birnbaum, P. 1998. *La France imaginée* Folio histoire.
- Delmotte F. & Duchesne S., 2023, "Undefeated nationalism: extending the banal nationalism thesis through the family". ECPR General conference, Panel Youth citizenship and identity, ECPR, Sep, Prague, Czech Republic. <https://shs.hal.science/halshs-04207824>.
- Duchesne S., 2019, "Introduction à l'édition française. Que reste-t-il du nationalisme banal?," dans *Le nationalisme banal*, Michael Billig, Louvain la Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 5–27.
- Duchesne S., Ferry M., 2021, "Is Time 'on the Side of Change'? Incorporating the GDPR in (some of) our Research Practices," *Bulletin de méthodologie sociologique/Bulletin of sociological methodology*, 150, 1, pp. 106–124.
- Duchesne S., Ichijo A., Skey M., Fox J.E., 2018, "Who's afraid of Banal Nationalism? A symposium," *Nations and Nationalism*, 24, 4, pp. 838–870.
- Duchesne S., Lavabre M.-C., 2016, "Pas de chrysanthèmes pour le « sentiment national » dans *Sociologie plurielle des comportements politiques. Textes en hommage à Nonna Mayer*, O. Fillieule, F. Haegel, C. Hamidi et V. Tiberj, Paris, Presses de Sciences Po, p. Ch.14.
- Edensor T., 2002, *National identity, popular culture and everyday life*, Oxford ; New York, Berg Publishers.
- Elias N., 1991 [1987], "Les transformations de l'équilibre 'nous-je,'" dans *La société des individus*, Fayard, pp. 207–301.
- Elias N., 2017 [1989], *Les Allemands. Luttés de pouvoir et développement de l'habitus aux XIX^e et XX siècles*, trad. M. Joly et M. de Launay, Paris, Seuil.
- Fox J.E., Miller-Idriss C., 2008, "Everyday nationhood," *Ethnicities*, 8, 4, pp. 536–563.

- Fox J.E., 2017, "The edges of the nation: a research agenda for uncovering the taken-for-granted foundations of everyday nationhood: Edges of the nation," *Nations and Nationalism*, 23, 1, pp. 26–47.
- Gellner E., 1983, *Nations and nationalism*, Ithaca, Cornell University Press (New perspectives on the past).
- Hobsbawm E.J., 1992, *Nations and nationalism since 1780: programme, myth, reality*, 2nd ed, Cambridge [England] ; New York, Cambridge University Press.
- Kuzmics H., Reicher D., Hughes J., 2020, "State, emotion, authority, and national habitus: State-related problems of our time and methodological discourses in sociology and historical sociology," *Historical Social Research* 42, 4, pp. 7–41.
- Licata L., 2007, "La théorie de l'identité sociale et la théorie de l'auto-catégorisation : le Soi, le groupe et le changement social," *Revue électronique de Psychologie Sociale*, 1, pp. 19–33.
- Pomian K., 1990, *L'Europe et ses nations*, Paris, Gallimard, « Le débat ».
- Schnapper D., 1994, *La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard.
- Skey M., 2009, "The national in everyday life: A critical engagement with Michael Billig's thesis of Banal Nationalism," *The sociological review*, 57, 2.
- Skey M., 2011, *National belonging and everyday life: the significance of nationhood in an uncertain world*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire ; New York, Palgrave Macmillan.
- Skey, M., Antonsich, M. (eds.), 2017, *Everyday nationhood: theorising culture, identity and belonging after Banal Nationalism*, London, United Kingdom, Palgrave Macmillan.
- Thiesse, A.-M., 1999, *La création des identités nationales. Europe, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil.
- Throssell K., 2015, *Child and nation: a study of political socialisation and banal nationalism in France and England*, Bruxelles; New York, P.I.E. Peter Lang.
- Todorov, T., 1989, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil.